

Malek
Chebel

Désir
et beauté
en slam

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



S'interroger sur la place du désir et de la beauté en islam est loin d'être anecdotique tant ces notions y sont *taboues et centrales* à la fois. *Taboues* en ce qu'un certain nombre de théologiens fondamentalistes y voient une forme de dévoilement diabolique. *Centrales* en ce qu'elles sont essentiellement humaines, voire même profondément spirituelles.

Par essence, l'islam embrasse de nombreux aspects de la vie et codifie le lien au corps. Et alors que dans une vision dogmatique de l'islam, le désir est une réalité refoulée et donc proscrite, pour Malek Chebel il en est, au contraire, une part essentielle, anticipation du Paradis, et condition du bonheur ici-bas. À travers l'étude de la calligraphie, du tatouage, de l'amour des pierres précieuses, de l'art des jardins, l'auteur nous révèle l'importance du beau en islam, reflet d'une existence de plaisir tout autant que d'une attitude spirituelle.

Il est urgent, pour lui, d'initier une nouvelle théologie en terre d'islam, celle de la Raison face à l'idéologie assassine, celle de la Lumière face à l'obscurantisme, celle de la paix face à la monstruosité du crime, celle du désir face à l'interdit.

Un véritable traité du bonheur en terre d'islam.

Anthropologue des religions, philosophe et psychanalyste, grand spécialiste de l'islam, Malek Chebel est connu pour ses prises de position en faveur d'une réforme de cette religion incluant certains aspects positifs de la modernité politique. Il est, entre autres, l'auteur de L'islam expliqué par..., d'un Dictionnaire encyclopédique du Coran, de L'érotisme arabe et, plus récemment, de L'inconscient de l'islam.

**Désir et beauté
en islam**

MALEK CHEBEL

**Désir et beauté
en islam**

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2016

ISBN : 978-2-271-09159-8

Introduction

À la suite de *L'Inconscient de l'islam*, paru en janvier 2015, l'idée de travailler sur le désir et ses thèmes associés en islam m'a très fortement intéressé.

Parler du désir est le seul combat qui vaille la peine d'être mené, car plus encore que la guerre ou la violence religieuse, il y va de la sécurité du Musulman, de sa survie en tant qu'être humain et de son harmonie avec son cosmos immédiat. Cet idéal, le Musulman le poursuit sans relâche depuis des siècles, soutenu dans sa quête par un livre sacré, le Coran, et une communauté virtuelle, la *Umma*, mais en même temps contrarié par le surgissement à périodes régulières de thèmes nouveaux liés à la modernité.

Il se trouve que, par essence, l'islam embrasse tous les segments de la vie et codifie le lien au corps et à la sexualité. L'islam préconise de surcroît une morale spécifique que les théologiens modulent selon les exigences de leur temps, y compris par

la rétention et l'interdit. Les études de cet ouvrage n'entendent pas s'en contenter et s'efforcent de tenir compte de tout le système-monde qui agit derrière la doctrine religieuse, avec ses non-dits, ses postures masquées et sa part profane.

Il sera notamment question de la calligraphie arabe, qui est à la fois une « science du trait » (*'ilm al-khatt*) et une exaltation du divin (chapitre 1), du regard nouveau porté sur le tatouage (chapitre 2) et du lien possible reliant le corps à sa démonstration (chapitre 3), y compris dans sa part hystérique. Le chapitre 4, central dans ce livre, proposera de décoder les lexèmes « beau » et « beauté » dans leurs variantes. Et les trois derniers chapitres seront consacrés à un ensemble de notions congruentes : les pierres précieuses, le jardin paradisiaque et les Houris, les « vierges du paradis musulman ».

La communauté musulmane a tenté d'éloigner (ou de domestiquer) la mort grâce à l'invention d'un paradis terrestre qui anticipe et glorifie le paradis céleste, *al-janna*, censé accueillir les plus vertueux parmi les croyants. Or, cette pulsion, la possibilité de bâtir un paradis terrestre, est refoulée par le croyant musulman qui la tient pour iconoclaste, déraisonnable et hérétique. Cependant, ce même croyant cultive sans le savoir un ensemble de rites masquants et de pénitences qui ont pour finalité le décrochage d'avec le paradis d'Allah, car le paradis

ne se donne pas, il se mérite. À cet égard, la calligraphie, par exemple, ou le jardin royal (un condensé du paradis divin) constituent des étapes importantes dans cette sémiologie, un chemin balisé vers l’Au-delà.

Malheureusement, l’instance religieuse se garde bien d’explicitier la part double des discours officiels en rappelant, par exemple, que le pèlerinage, le *hajj*, est une répétition de rites profanes antérieurs à l’islam et dont la vocation est d’assurer leur passage dans l’Au-delà. Il en est de même de la Kaaba qui a abrité des idoles païennes jusqu’en 630 environ – c’est-à-dire tout le temps que dura la prédication – ou du sacrifice animal qui se présente comme une substitution au sacrifice humain. Au contraire, la doxa multiplie les prières, s’évertue à encadrer les dons et les aumônes et incite le croyant à rejoindre ses semblables à La Mecque. En cela, elle transforme la mortification individuelle – source de culpabilité – en une transmutation collective qui est plus facilement symbolisable et, donc, plus apte à conduire à une sublimation. Ce qui fausse, néanmoins, le rapport à la foi elle-même, c’est qu’aucun croyant ne peut, par sa ferveur singulière de croyant, aller au paradis sans avoir par ailleurs consacré sa vie à la transmutation de l’individuel au profit du collectif. Le croyant ne peut interroger sa foi à partir de lui-même. Il ne peut pas plus l’interroger dans la version que lui impose la doxa. Tel est

le tabou. Et sa traduction concrète, c'est l'interdiction qui lui est faite de mettre à l'épreuve les formes éculées de cette doxa. Or, à moins d'une contradiction insurmontable, toute transformation interne implique une transformation du regard sur soi, autant qu'une transformation du regard sur le réel.

Penser la diversité humaine sans s'occuper prioritairement de son propre autisme est une façon de ne pas résoudre l'impasse méthodologique du surmoi moralisateur. *A contrario*, penser contre les autres relève d'un narcissisme ravageur qui barre le chemin à l'assomption du moi et constitue une obstruction à la vérité. Je le crois vraiment. Il ne peut y avoir de pensée critique sans une pensée menée contre soi, sa subjectivité ou son addiction. La science perce, corrode, interroge, se déploie selon un règne et une souveraineté propres à sa démarche. La foi sublime le regard, transporte l'être et agit comme des phéromones d'amour pour le divin. Mais lorsqu'une recherche présentée comme scientifique commence à distiller son lot d'aphrodisiaque ou libère des atomes de volupté, elle n'est plus une science, c'est une morale, une éthique de la vie, une poésie.

Les considérations auxquelles je m'essaie ici sont encore inédites dans leur esprit, et dans leur finalité. Très peu de recherches ont, dans le monde

arabe, mis au cœur de leur problématique des notions comme le désir, la beauté, l'interdit ou la transgression.

Mon enquête repose sur l'observation attentive et bienveillante des rites et des pratiques admises collectivement, ainsi que sur la conviction que le beau peut transfigurer notre existence, nous remplir de joie, d'admiration et de silence. C'est de ce Silence divin qu'est née la Parole prophétique. Mais pour accéder à cette échéance ultime, le chercheur d'absolu doit investir un grand nombre d'espaces intermédiaires, des chambres d'identification et de dévoilement, et autant d'alvéoles de lumières qui sont des lieux d'initiation, au moins pour le mystique.

Le but de ce livre est d'aller au-delà du miroir flatteur de la conviction commune pour convoquer non pas la foi – qui est une instance saturée de quiétude, telle est sa finalité – mais la part instable du jugement, l'inquiétude, qui seule garantit la dimension rationnelle de la discipline.

Face au constat tragique de l'affaiblissement du Logos en terre d'islam, de l'Eros dans sa problématique actuelle, et de son remplacement par l'instinct de mort (Thanatos), il faut renouveler le discours sur la Loi, initier une nouvelle théologie, celle de la Raison contre l'idéologie assassine, celle de la Lumière contre l'obscurantisme, celle de la

paix contre la monstruosité du crime, de la décapitation et de l'outrage, celle du Désir enfin qui va au-delà de l'Interdit. Comment peut-il mourir, dit le mystique musulman, celui dont le cœur est inondé de désir ?

Les chapitres qui suivent procèdent de cette exigence et posent en filigrane la question du lien que l'être humain – ici le Musulman – veut entretenir avec Dieu, soit pour l'aimer davantage, soit pour se faire aimer par lui.

Chapitre I

Calligraphie ou le paraphe de Dieu

La calligraphie est une sorte de poésie du trait, qui reconduit la transmission du Coran sublime par le fait même qu'elle embellit les sourates et les rend accessibles à toute âme éprise de beauté. « Un art noble » dit Ibn Khaldoun (332-1496), qui lui a consacré de belles pages dans ses *Prolégomènes (Muqaddima)* et finalement un art à part entière. Rien d'étrange alors si la calligraphie n'atteint son plus haut degré que lorsque la Cité politique est à la fois bien gouvernée, paisible et policée.

Il y a certes eu une écriture arabe avant l'islam, diverse et désignée par différents termes : *jazm*, *machq*, *hijazi* (du Hedjaz), *al-anbari* ou *hiriy* (de Hira, en Mésopotamie), mais elle n'était pas encore

cette écriture autonome, fondée sur l'élégance des lettres et leur harmonieuse conception.

Au commencement était le verbe, et au commencement du verbe était la parole, c'est-à-dire l'*Iqrâ* divin qui n'est autre que le « récitatif » du Coran. Or sans calligraphie et sans *calame* (la plume de roseau), un tel récitatif ne peut exister. C'est grâce à la transcription alphabétique du phrasé coranique que le calligraphe, qui est aussi selon les époques, graveur, doreur, relieur ou géomètre, s'est octroyé une place de choix dans le dispositif de la transmission.

Alif, lâm, mim : trois lettres du Coran, mais aussi trois concepts de la langue arabe, langue claire et limpide et support canonique de la parole de Dieu. En tant que tel, ces trois lettres auxquelles il faut rajouter le *nûn*, le *sîn*, le *shîn*, la *hamza*, la *shadda*, sont les lettres préférées du calligraphe musulman et du psalmodieur (*mûjarwid*) qui les chante en boucle. Leurs hampes élancées et leurs extensions en boucles tracent des arabesques florales et disent l'audace avec laquelle l'art islamique entend traduire le beau. Appelées « les Liminaires » (*al-fawatih*) ou encore « les Séparatrices » (*al-mûqatta'ât*), ces lettres trônent en majesté en tête de plus de deux douzaines de sourates sur les cent quatorze que compte le Coran ; ainsi la sourate II,

Al-Baqara commence-t-elle par : « Alif. Lâm. Mim. / Voici le Livre sur lequel aucun doute n'est permis ».

Certaines de ces lettres reviennent plusieurs fois, et il est des théologiens qui vont jusqu'à les considérer comme des versets à part entière, ce qui explique que parfois le Coran compte non pas 6 218 versets, ou 6 213, selon la lecture de Warsh, (m. 812), mais 6 236 versets, à en croire la lecture de Hafs (m. 805), qui est celle de référence des Écoles orientales.

La présence de ces lettres isolées est énigmatique à plus d'un titre. Aucun exégète du Coran n'a pu expliquer jusqu'à nos jours leur sens et aucun ésotériste digne de ce nom ne leur a trouvé de correspondances mystiques. Ont-elles une valeur numérologique que nous ignorons ? Sont-elles des symboles, des condensés de phrases, un code ou tout simplement des sigles inconnus, des initiales, voire des stigmates de la langue coranique procédant d'une grammaire aujourd'hui oubliée ? Quoi qu'il en soit, ces lettres forment ce que j'appelle les « lettres de Dieu », des données qu'aucun être humain n'a réussi à décoder.

Ces lettres mystérieuses ont ouvert le champ à la calligraphie. Au départ plutôt sommaire, celle-ci va se déployer en des styles graphiques de plus en plus souples et inventifs, comme le coufique qui atteindra son équilibre dès le milieu du VIII^e siècle.

Le dépassement est donc double : celui des lettres à proprement parler, mais aussi celui du mystère de ces lettres coraniques incomprises qui ont engendré tant de commentaires.

La calligraphie est un art, une philosophie, une pédagogie du trait et une science ainsi que le prétendent les Arabes eux-mêmes en lui donnant le titre prestigieux de « science des lettres », *'ilm al-khatt*. On mesure d'emblée quelle a été l'importance de l'alphabet arabe, son rôle décisif dans la propagation du Coran dont il est l'unique véhicule, par-delà les grandes cultures autochtones qui l'ont adopté sans changements.

A cet alphabet, il convient d'ajouter les signes diacritiques de vocalisation (*tashkīl*). Ces signes au nombre de sept garantissent la mise en voyelles des lettres arabes : la *fatha* indique la brièveté d'une voyelle. Le signe est une petite barre placée au-dessus de la lettre concernée. La *hamza* est un signe de séparation (*hamzat al-qat'*) et de liaison (*hamzat al-waḥl*). La *madda* est un signe composite réunissant la *hamza* (pour la vocalise) plus l'*alif*, première lettre de l'alphabet. La *shadda* est le signe de renforcement d'une lettre. La *kasra* est un signe placé en dessous d'une lettre donnée et indique qu'elle se lit « i », comme bi, mi, si. Le silence est dit *sūkun* et touche certaines lettres finales. Le lecteur les reconnaît au graphisme particulier – petits

traits, points isolés ou en paires, petites virgules, etc. – posés au-dessus et au-dessous des différentes lettres du mot, ce qui donne les consonnes, les voyelles, les liaisons, les lettres muettes, etc.

Les historiens de la langue arabe attribuent à un érudit omeyyade du nom d'Al-Azward Ad-Dû'ali (m. 688) et à deux de ses disciples, Naçr ibn 'Asim (m. 707) et Yahya ibn Ya'mûr (m. 798) la rédaction de la première grammaire arabe et l'usage précis que joue, à cet égard, la fixation des valeurs et des sons des lettres de l'alphabet grâce à l'usage des signes diacritiques.

Pourtant, une expérience douloureuse a signé l'entrée de ces lettres, de ces mots et de ces phrases dans le réel contingent. Il s'agit de la bataille de Siffin qui opposa en 657 Mu'awiya (602-680), le général arabe de Syrie, à son rival 'Ali, IV^e calife et surtout cousin et gendre de Mohammed. Alors que les deux armées étaient quasiment à égalité et que l'issue de la guerre était indécise, les partisans du souverain Mu'awiya eurent une idée diabolique en accrochant, à la pointe des flèches de leurs arcs, des feuillettes du Coran figurant des milliers de versets, des sourates rédigées à la main, et des lettres de la langue arabe qui était bien plus sacrée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Lorsqu'une pluie de flèches surmontées de ces « lettres de Dieu » s'abattit sur 'Ali et ses partisans, la troupe fut terrorisée, car aux yeux

de ces croyants sincères, le jugement de Dieu désavouait leur croisade fraternelle. La panique qui suivit eut pour effet de démobiliser les soldats et d'ouvrir la voie de la victoire à Mu'awiya, ou tout au moins à une négociation. De là s'explique aussi la naissance du chi'isme, soit une guerre perdue à la suite de manœuvres ennemies aussi cyniques militairement qu'illégitimes moralement, mais finalement une guerre réussie dès lors que le mouvement de dissidence avait trouvé là son vrai périmètre.

L'écriture arabe est une épopée et, comme telle, participe au génie créateur de l'homme. La calligraphie, en revanche, est le reflet spécifique de l'âme et de la sensibilité de chaque peuple, de chaque civilisation, ici la civilisation arabe dans ce qu'elle a de plus urbain.

Tout le monde s'accorde à dire que la mise en forme de l'écriture arabe cursive, distincte du coufique sur lequel je reviendrai ultérieurement, est l'œuvre d'Abû 'Ali Ibn Muqla (v. 885-v. 940), scribe et vizir des califes 'abbassides Al-Muqtadir (908-932) et Al-Qahir (932-951). Avant cette date, l'ensemble de la production écrite était donc le coufique (ou koufique) assimilé à la ville de Koufa, une ville arabe construite au temps de 'Umar (II^e calife bien guidé). On a cependant remarqué assez tôt que cette dénomination ne pouvait être exacte, ou seulement très partiellement.

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr